



. La rubrique animée par *Pierre Albert* est consacrée à l'Histoire et aux "Histoires" des Echecs.

Elle a pour dessein de vous faire découvrir les a-côtés du fabuleux jeu des rois dans les domaines des arts, de la littérature, de la poésie ...

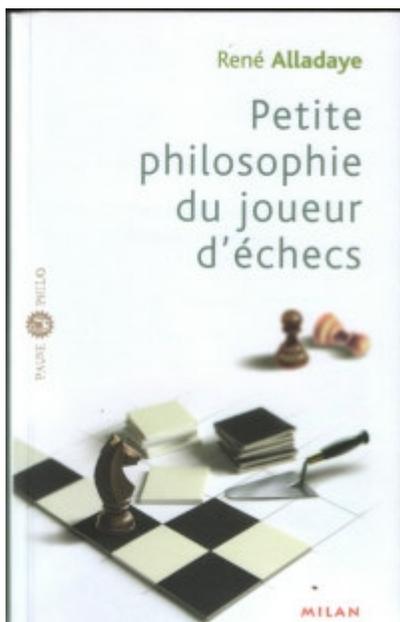


Petite philosophie du joueur d'échecs. Un essai de René Alladaye.

« Les échecs me sont devenus, avec les années, un art de vivre: une passion sage qui trace ses allées dans un jardin ou la promenade est douce ».
L'auteur.

Voilà un ouvrage comme les fervents du Jeu des Rois aimeraient en découvrir davantage dans les vitrines des libraires. La « *Petite philosophie du joueur d'échecs* » de René Alladaye (*Milan, éditeur*) promène le lecteur d'échiquiers en échiquiers sur de savoureux chemins de traverse. Il y croise, bras dessus, bras dessous, Platon et Kasparov, Descartes et Fischer, Machiavel et Spassky, Schopenhauer et Tarrasch, Diogène et Philidor, Socrate et Botvinnik, Nietzsche et Kotov... Et d'autres !

Barbante la philosophie ? Ennuyeux les échecs ?... Allons donc ! Pour se persuader du contraire il suffit d'ouvrir ces pages aux chapitres, brefs, denses, concis, auxquels l'auteur, dont les clins d'œil sont souvent malicieux, a donné des titres évocateurs : *Faut-il être méchant pour bien jouer aux échecs ? - Socrate joue et gagne - Le jardin aux sentiers qui bifurquent. Des journées entières dans les arbres - Le commerce des ombres - Intrigues sur l'échiquier- Caïssa rencontre Clio - One Night in Bangkok ...*



L'auteur : Jeune normalien, René Alladaye enseigne la littérature à l'Université de Toulouse-II. Membre d'un petit club de la Région de toulousaine, Colomiers-Léo Lagrange, où, dit-il, « Il fait bon pousser du bois », il consacre une part de ses loisirs à l'exploration des versants philosophiques, esthétiques et sportifs du noble jeu. Sa *Petite philosophie* en est le fruit succulent.

LE LION ET LE RENARD.

On se souvient du Prince, l'ouvrage que Machiavel composa en 1513 à l'intention du jeune Laurent de Médicis et qui deviendra le livre de chevet de générations de gouvernants. Le prince est en fait un manuel dans lequel le philosophe florentin expose à son illustre élève, lui-même destiné aux plus hautes fonctions, l'art et la manière de se porter au pouvoir et de s'y maintenir, en prenant en considération l'homme et sa nature, et en se fondant non sur ce que l'on souhaiterait qu'elle fût, mais uniquement sur ce qu'elle est.

Alors qu'il passe en revue les qualités dont Laurent devra faire preuve, il s'engage, au chapitre 18, dans une analogie avec le monde animal. Qui détient le pouvoir et prétend le conserver, dit-il, doit avoir la capacité d'être, selon les circonstances, un lion ou un renard. « Etant donc la nécessité de savoir bien user de la bête, un prince doit prendre, de celles-ci, le renard et le lion, parce que le lion ne se défend pas des filets le renard ne se défend pas des loups; il faut donc être renard pour connaître les filets et lion pour effrayer les loups » Il ne me semble pas incongru de rapporter cette analogie célèbre au monde des joueurs d'échecs, car elle permet de faire une distinction entre deux profils diamétralement opposés.



Le lion est attaquant dans l'âme. Chacun de ses coups prépare une offensive aussi aiguë que la position le permet. Sa démarche est directe et toute d'agression. Lorsque vous affrontez un lion, vous sentez l'échiquier fourmiller de menaces et, face à vous, la volonté pure de vous balayer. Pas question d'obtenir le gain de la partie au terme de longues et savantes manœuvres : le triomphe sera prompt, scellé par une combinaison aussi brutale que décisive. Le Lion est ce joueur dont on dit qu'il « met le feu à l'échiquier ». Pour ce funambule pyromane, il n'est point de continuation trop risquée de sacrifice trop audacieux. Seule la victoire compte et sa valeur ne se mesure qu'à l'aune de sa beauté, une beauté sauvage. L'un des lions mythiques de l'histoire des échecs est apparu pratiquement du jour au lendemain à la fin des années 1950 à Riga. Il s'appelait Mikhail Tal, était doté d'un regard particulièrement pénétrant – qu'il posait si fixement sur ses adversaires qu'on lui prêta des dons d'hypnotiseur – et d'une vitesse de calcul proprement stupéfiante. Mais c'est sa capacité inépuisable à courtiser le danger, à rechercher systématiquement un coup inattendu et mordant, qui fit de lui l'un des joueurs les plus redoutés de sa génération. Alors que la plupart des grands-maîtres s'efforçait d'imiter le jeu ultra solide et techniquement parfait de Mikhail Botvinnik, le champion du monde, Tal renversa tous les préjugés et fit souffler le vent de la révolte. L'affronter c'était traverser une partie mouvementée, imprévisible, face à un joueur avide de construire une position d'une complexité terrifiante et prêt à se dépouiller des trois quarts de son armée pour mater le monarque adverse au terme d'une combinaison improbable: c'était, pour quelques heures, ne plus rien comprendre aux échecs...

Les succès du jeune Tal fascinèrent experts et amateurs mais firent aussi l'objet de bien des controverses. L'analyse approfondie de ses parties démontrait assez fréquemment que ses sacrifices étaient réfutables à condition de garder la tête froide et de jouer une série de coups très précis. Mais rien n'y faisait : dans le feu du tournoi, sous la pression sournoise de la pendule et le regard éberlué des spectateurs, bien rares étaient ceux qui parvenaient à s'orienter dans le labyrinthe des variantes pour arracher une partie nulle. A l'instar de Machiavel, Tal avait compris combien la crainte qu'il inspirait à ses adversaires - et cela avant même que le premier pion n'ait été poussé - pourrait le servir au moment clé où il lancerait son attaque.

Le renard est un joueur plus placide, mais certainement pas moins redoutable. Pour lui, la partie consiste moins en une offensive frontale qu'en une série de mouvements d'apparence benoîte, qui constituent en réalité autant de chausse-trappes, lui permettant, à terme, de désorganiser les lignes adverses en accumulant méthodiquement des avantages en eux-mêmes pratiquement insignifiants, mais dont la somme s'avère irrésistible. Si le lion accorde l'essentiel de son attention à l'action d'éclat et privilégie la partie tactique du jeu, le renard est avant tout un stratège et s'intéresse surtout à son versant positionnel. Pour lui, tout est affaire de colonnes ouvertes où circuleront bientôt des Tours surpuissantes, des paires de Fous précieusement conservés ou imprudemment sacrifiées, de cases fortes et de pions faibles. Le lion n'aime rien tant que le Blitzkrieg, le renard à une préférence marquée pour le supplice de la goûte d'eau : collectionner les microavantages, les exploiter patiemment quarante, soixante, quatre-vingt coups durant, soumettre la position adverse à une pression insoutenable et la voir finalement s'effondrer. Le plaisir réside dans le caractère très progressif de l'exercice.

Le renard est l'opposé du lion et, on l'aura compris, sa bête noire. Il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il se trouve confronté à un adversaire avide d'en découdre et particulièrement actif. Sa stratégie est simple : défendre très attentivement pour repousser l'assaut, puis profiter des faiblesses que le lion n'aura pas manqué de se créer pour porter l'estocade décisive en contre. Le légendaire mais quelque peu soporifique Tigran Pétrossian bâtit sa carrière en s'appuyant sur cette approche. « Tigre » pour l'état civil, certes, mais renard échiquéen s'il en fût. On caricature à peine en disant que son style consiste pratiquement à ne rien faire, si ce n'est renforcer la position des pièces par un jeu tout en louvoiement. La pierre angulaire de son système est la notion de prophylaxie chère à Aaron Nimzovitch. Il s'agit pour lui de repérer très tôt et très finement ce que va tenter son adversaire pour l'en empêcher avant même qu'il n'ait commencé à mettre son plan en œuvre. Ayant érigé un bunker, il attend alors avec une patience jamais prise en défaut la moindre imprécision pour passer à la contre-offensive après s'être insinué dans la faille. Son principe de base est d'une simplicité désarmante : aux échecs on ne peut « passer son tour » - dès que les Blancs ont joué les Noirs doivent faire de même – et jouer c'est toujours, potentiellement, affaiblir sa position. Il suffit donc d'endormir la vigilance de l'autre jusqu'à ce qu'il finisse par ouvrir une brèche...

Mais autant qu'elle définit le profil de grands joueurs du passé et bon nombre de pratiquants du dimanche, la distinction de Machiavel illustre à merveille la confrontation emblématique des années 1980-1990, maintes fois reprise, jamais soldée, entre Garry Kasparov et Anatoli Karpov. Le premier est l'archétype du lion de la fin du XX^e et du début du XXI^e

Karpov, son ennemi de toujours, est son double inversé, lui qui n'est jamais aussi fort que dans une position complètement simplifiée où toute possibilité de complication semble avoir disparu. C'est le terrain et le moment qu'il choisit pour construire patiemment une victoire d'autant plus brillante que nombre de grands-maîtres donneraient volontiers la position pour nulle. Le duel aussi féroce que fertile que se livrèrent les deux hommes entre 1984, date de leur premier match de championnat du monde, et la fin des années 1990 restera dans les annales parce qu'il marqua un changement d'époque dans l'histoire du jeu, mais aussi parce qu'à eux deux, Karpov et Kasparov, tel une sorte d'androgynisme platonicien rapporté aux échecs, incarnèrent un temps la perfection.

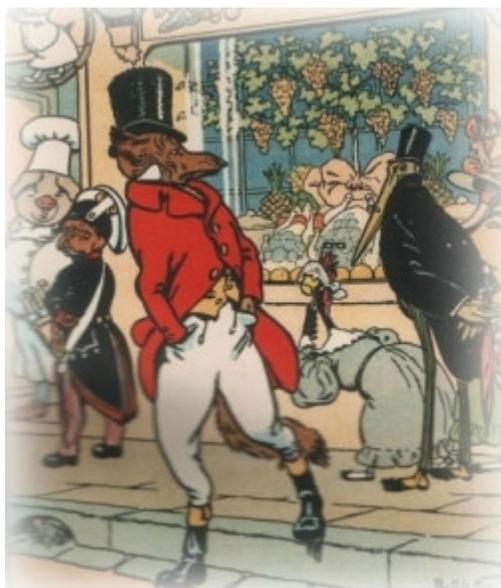


Illustration R. de la Nézière

Pierre Albert - Avril 2005